

Fragmentation identitaire dans Shâb ou la nuit de Cécile Ladjali

Identity Fragmentation in Shâb ou la nuit by Cécile Ladjali

MAOUCHI Amel^{1,*} 

¹Université Constantine 1 Frères Mentouri (Algérie), maouchi.amel@umc.edu.dz
( <https://orcid.org/0000-0002-2290-0945>)

Reçu: 18/05/2024

Accepté: 18/10/2024

Résumé:

Cet article propose une analyse critique de *Shâb ou la nuit* de Cécile Ladjali, en examinant les thèmes de la fragmentation identitaire et de la quête interculturelle. Le roman met en scène une oscillation entre deux cultures, la française et la persane, à travers une écriture poétique et fragmentée. Ladjali y aborde sa double identité, partagée entre ses origines françaises et iraniennes, et son effort constant pour réconcilier ces deux mondes. L'étude s'intéresse aussi à la fonction réparatrice de la lecture et de l'écriture, qui permettent à l'auteure de surmonter les difficultés de son passé et de mieux comprendre son identité.

Mots clés : Autobiographie ; Autofiction ; Cécile Ladjali ; Fragmentation identitaire ; Hybridité ; Transculturalité

Abstract:

This article offers a critical analysis of *Shâb ou la nuit* by Cécile Ladjali, exploring the themes of identity fragmentation and intercultural quest. The novel portrays an oscillation between two cultures, French and Persian, through poetic and fragmented writing. Ladjali addresses her dual identity, torn between her French and Iranian origins, and her constant effort to reconcile these two worlds. The study also examines the restorative role of reading and writing, which help the author overcome the challenges of her past and gain a deeper understanding of her identity.

Keywords: Autobiography; Autofiction; Cécile Ladjali ; Identity fragmentation; Hybridity; Transculturality

*Auteur correspondant

I. INTRODUCTION

L'écriture fragmentaire, en tant que dispositif narratif, s'impose comme un paradigme majeur dans la littérature contemporaine, particulièrement lorsqu'il s'agit de représenter la fragmentation identitaire du sujet. Ce procédé, intrinsèquement lié aux dynamiques de l'hybridité culturelle et aux expériences d'exil, dépasse le simple éclatement narratif pour révéler une désintégration ontologique du sujet face à un monde marqué par la discontinuité et la dislocation. Cette écriture ne se contente pas de déconstruire les cadres classiques de la temporalité narrative, elle traduit aussi une crise du sujet, exacerbée par des ruptures chronologiques, des ellipses et l'effacement de la linéarité. Ces procédés formels sont la matérialisation textuelle d'un sujet en perpétuelle quête identitaire, confronté à l'éclatement de ses repères historiques, linguistiques et symboliques. Dans cette optique, comme l'a montré Gérard Genette (1980), la discontinuité narrative n'est pas une simple stratégie formelle, mais un geste épistémologique qui interroge la possibilité même de rendre compte d'une expérience humaine marquée par la dispersion et la perte de sens.

La fragmentation identitaire, en parallèle, traduit l'idée que le sujet n'est plus envisagé comme un tout homogène, mais comme un être fissuré, traversé par des forces opposées et des tensions contradictoires. Cette désintégration de l'unité identitaire trouve son origine dans les théories de l'hybridité, notamment celles élaborées par Homi K. Bhabha (1994), qui présente la construction du sujet postcolonial à travers ce qu'il appelle le *third space* (« troisième espace »), un lieu de négociation où se rencontrent et s'affrontent les strates culturelles, linguistiques et historiques. Dans ce contexte, l'écriture fragmentaire devient le mode opératoire privilégié pour rendre compte de cette condition identitaire fracturée, marquée par l'absence de continuité et l'impossibilité de construire un récit stable et homogène de soi.

Ainsi, l'écriture fragmentaire, loin de n'être qu'une technique narrative, représente une véritable poétique de l'éclatement, au service de la représentation des tensions identitaires contemporaines. Elle renvoie à une crise de la représentation elle-même, où la quête d'unité se heurte à une réalité faite de ruptures et de dislocations, et où le texte devient le lieu d'une négociation constante entre les différentes voix et strates qui composent le sujet moderne, en particulier dans un cadre postcolonial ou diasporique. Loin de pouvoir synthétiser ces fragments en une unité harmonieuse, l'écriture fragmentaire insiste sur l'impossible réconciliation entre les différentes composantes du sujet, créant un espace où se manifestent les apories de l'identité hybride.

Dans *Shâb ou la nuit*, Cécile Ladjali recourt à une écriture fragmentaire qui dépasse le simple cadre esthétique pour devenir une métaphore vivante de la fragmentation identitaire. À travers une double appartenance – Orient et Occident – le roman s'interroge sur la manière dont une identité hybride peut être réconciliée. Bien au-delà de se restreindre à un simple récit autobiographique, il pose la question centrale du rôle du langage dans cette quête identitaire : peut-il, à lui seul, servir de moyen de reconstruction, de libération, et d'exploration de soi ?

La question de l'hybridité, intrinsèque à l'expérience de la protagoniste dans ce roman, revêt une importance capitale pour appréhender les dynamiques identitaires complexes à l'œuvre. Un métissage culturel et linguistique, dépassant les cadres conventionnels du multiculturalisme, interroge sur la possibilité de préserver une identité cohérente tout en se situant à l'intersection de plusieurs appartenances. L'écriture fragmentaire et kaléidoscopique déployée par Cécile Ladjali, par son esthétique éclatée, interroge la manière dont la fragmentation narrative peut exprimer à la fois la quête de cohésion et les fractures intérieures imposées par l'exil, qu'il soit géographique, psychique ou symbolique. Le texte met ainsi à l'épreuve la capacité du langage à articuler des strates identitaires en apparence inconciliables.

L'analyse de ce roman se propose d'examiner comment Ladjali articule une quête identitaire à une structure narrative non linéaire, où passé et présent, Orient et Occident,

mémoire et oubli s'entrelacent dans une tension perpétuelle. L'écriture fragmentaire, en ce sens, devient non seulement le reflet de l'instabilité existentielle de la protagoniste, mais aussi un dispositif textuel de réinvention perpétuelle du soi à travers le langage. L'hypothèse avancée est que *Shâb ou la nuit* met en scène les apories et les potentialités du langage en tant que vecteur de réconciliation identitaire et culturelle, et que l'écriture fragmentaire et poétique, tout en rendant compte des ruptures inhérentes à la condition hybride, constitue un moyen de recomposer une subjectivité morcelée, sans pour autant effacer les tensions qui en découlent.

II. L'écriture du trauma chez Ladjali

L'écriture du trauma chez Ladjali dans *Shâb ou la nuit* s'inscrit dans une longue tradition littéraire où le langage, confronté à l'indicible, se voit obligé de déployer des stratégies formelles pour tenter d'approcher l'expérience traumatique. Selon Cathy Caruth (1996), le trauma ne peut être pleinement représenté ou raconté, car il échappe aux structures linéaires de la narration et se manifeste à travers des symptômes de répétition, de rupture et d'absence. Dans ce cadre, l'écriture fragmentaire de Ladjali devient un moyen privilégié pour donner corps à la dissociation intérieure de son personnage, dont les blessures profondes – celles de l'adoption et de l'exil culturel – produisent une identité éclatée, difficilement réconciliable.

La protagoniste, en proie à une pluralité de réalités subjectives, se trouve dans l'impossibilité de recomposer une continuité narrative de soi. Cette incapacité à s'inscrire dans une temporalité linéaire – une temporalité qui relie passé, présent et futur dans une séquence ordonnée – est révélatrice du trauma, tel que défini par Sigmund Freud dans ses travaux sur la *Nachträglichkeit* (après-coup), où l'événement traumatique ne peut être intégré dans le champ de la conscience au moment où il survient, mais se répète sous forme de fragments disjoints. Le trauma, chez Ladjali, n'est donc pas un simple événement du passé, mais une rupture qui hante le présent du sujet et qui se réfracte dans la structure même du texte.

L'écriture ici parcourt cette scission en mettant en scène une impossibilité de réconciliation totale, où chaque fragment de vie, chaque souvenir, demeure marqué par une souffrance indélébile. La fragmentation narrative n'est alors pas seulement un choix esthétique, mais une traduction formelle de la déchirure intérieure vécue par Shâb, prise dans un entre-deux constant, où l'accès à ses origines iraniennes reste voilé par des non-dits et des silences imposés. Cette souffrance fondamentale, inscrite dans le récit, s'articule autour de la quête identitaire et culturelle, où le personnage oscille constamment entre deux pôles – la clarté espérée de la lumière et l'obscurité persistante de la nuit.

Ainsi, le texte propose non seulement une analyse des tensions individuelles issues du trauma, mais interroge également la capacité du langage à se faire vecteur de réparation. Peut-on réellement recomposer une identité à partir des ruines d'un passé éclaté ? Ou le langage, tout en offrant des potentialités de reconstruction, expose-t-il également ses propres limites, celles d'un discours toujours fragmenté face à la complexité du vécu humain ? *Shâb ou la nuit* soulève ces interrogations, en inscrivant au cœur de son récit l'impossible linéarité du moi. Le traumatisme, en définitive, devient ici une clé de lecture, non seulement pour comprendre l'instabilité identitaire de la protagoniste, mais aussi pour appréhender la dynamique même de l'écriture fragmentaire, qui traduit cette réalité humaine irrémédiablement fracturée.

Ladjali y construit un récit autobiographique marqué par une quête identitaire, centrée sur la figure de Shâb, une jeune femme franco-iranienne adoptée à la naissance. Ce personnage, déchiré entre deux héritages culturels – une enfance en France au sein d'une famille adoptive franco-algérienne et des origines iraniennes occultées – illustre les tensions découlant de l'absence de repères identitaires. Dès l'adoption, Shâb ressent une distance émotionnelle de la part de ses parents adoptifs, pourtant affectueux, mais peu enclins à verbaliser leurs sentiments, ce qui la plonge dans un silence lourd et une quête incessante de vérité.

Le récit se construit autour de cette dialectique entre identité visible et héritage invisible. Shâb éprouve un malaise croissant, exacerbé par les regards extérieurs, le racisme sous-jacent et les remarques blessantes sur ses origines. Ce trouble identitaire, enraciné dans son

apparence orientale, la pousse à se réfugier dans la lecture et l'écriture, qu'elle perçoit comme des moyens de survie et de reconfiguration de soi. Ces pratiques deviennent des stratégies narratives et cathartiques, comblant l'absence de récits familiaux et de réponses sur son passé. La lecture et l'écriture prennent ici la forme d'un processus herméneutique, permettant une réconciliation progressive avec son histoire intime et sa subjectivité fragmentée.

III. L'ambivalence des prénoms dans *Shâb ou la nuit*

Le titre *Shâb ou la nuit* fixe à lui seul la dualité qui traverse l'œuvre. « Shâb », qui signifie « nuit » en persan, symbolise à la fois l'obscurité et le silence entourant les origines de la protagoniste, tandis que « Cécile », son prénom français, évoque la cécité, l'aveuglement imposé par l'adoption et le non-dit de son histoire familiale. Bien qu'elle parvienne à dévoiler certains aspects de ses origines, Shâb demeure partagée entre deux mondes. Son identité reste morcelée, oscillant entre la clarté de la découverte et les ombres persistantes de l'incertitude. Le roman s'affirme ainsi comme une méditation sur les dynamiques de l'écriture et de la lecture, non seulement comme moyens d'affronter les complexités de l'identité et de la mémoire, mais aussi comme espaces où se joue une possible réconciliation, toujours partielle, entre les multiples facettes de soi.

Dans ce roman autobiographique, Ladjali semble revenir sur son enfance, marquée par son adoption en France après sa naissance en Suisse, d'une mère iranienne. Elevée par des parents adoptifs aimants mais distants, elle ressent très tôt le poids du silence qui entoure ses origines, comme le montre cet extrait : « Il était dur, maladroit. Il ne parvenait pas à dire les choses. Il subissait ses émotions, se laissait submerger par elles » (Ladjali, 2011, p. 105). Ce manque de communication nourrit chez elle un sentiment d'étrangeté, amplifié par un voile épais sur ses origines iraniennes, voile qui la hante tout au long de sa vie.

Dès son enfance, elle prend conscience de sa différence lorsqu'un camarade de classe, Vincent, lui lance : « Tu mens. Tu as une tête et un nom d'Arabe. Tu pues » (Ladjali, 2011, p. 67). Cette agression éveille en elle un trouble identitaire profond. Elle se sent étrangère, et un silence pesant habite son être, un vide à combler : celui de ses origines. Le questionnement identitaire devient pour Ladjali une obsession : « Qui sont mes parents ? Où est ma place ? Qui suis-je vraiment ? » Ces interrogations la poussent à se plonger dans les livres, où elle cherche à éclairer ce passé resté dans l'ombre. La lecture et l'écriture deviennent alors des échappatoires, des moyens de surmonter son chagrin et de reconstruire son histoire.

Outre ce manque lié à ses origines, un autre échec marque son parcours : celui de l'école. Ses résultats scolaires médiocres sont une source de frustration pour ses enseignants et ses parents. C'est encore une fois dans les livres qu'elle trouve refuge, cherchant à combler ce vide intellectuel et émotionnel.

La dualité de ses prénoms constitue donc un autre élément troublant chez Ladjali. Son prénom iranien, Roshan, qui signifie « soleil », symbolise la lumière, tandis que son prénom adopté, Cécile, renvoie à la nuit, à l'aveuglement. Elle s'interroge : « Cécile, quelle drôle d'idée d'avoir choisi un prénom de sainte aveugle. Patronne des musiciens, mais harmonie sans yeux » (Ladjali, 2011, p. 14). Ce prénom, synonyme d'obscurité, semble la condamner à rester aveugle sur son passé, tandis que Roshan, son nom d'origine, évoque la lumière qui lui échappe.

Ladjali se situe ainsi entre deux mondes, entre la nuit et la lumière, l'obscurité et la clarté. Ce déchirement identitaire, symbolisé par ses prénoms, la plonge dans une quête incessante de réconciliation. À travers l'écriture, elle cherche à retrouver une unité perdue, à éclairer ses origines et à combler les silences imposés par son histoire.

C'est en explorant les mots, en lisant et en écrivant, que Ladjali parvient à apaiser ses doutes et à se réapproprier son passé. Le langage devient pour elle un outil pour surmonter ses

souffrances et combler le vide dans lequel elle a grandi. *Shâb ou la nuit* exprime ainsi cette recherche d'identité à travers l'acte d'écrire, une tentative de donner un sens à ce qui semblait jusqu'alors inaccessible.

La lecture et l'écriture se révèlent pour Cécile Ladjali comme des actes salvateurs, lui permettant de surmonter ses épreuves personnelles et de donner du sens à son passé troublé. À mesure qu'elle progresse dans ses lectures, ce sont les mots qui deviennent ses alliés pour combler les vides de son existence, l'aider à structurer ses expériences et à tracer son propre chemin. Comme elle le déclare elle-même : « Le rapport presque magique que j'entretenais avec les mots allait contre les principes fondateurs de ma vie : le vide, l'absence, le silence » (Ladjali, 2011, p. 288).

La lecture, pour Ladjali, agit comme un outil thérapeutique. Elle lui permet d'interpréter le monde, de structurer ses pensées et de remplir les vides laissés par une histoire non racontée, par un silence écrasant. À travers les livres, elle trouve un espace où les mots viennent occuper ce silence et tissent peu à peu une histoire personnelle, celle de sa propre « nuit » d'origine. La lecture devient ainsi une échappatoire, une porte ouverte sur des mondes nouveaux qui comblent les lacunes de son existence et lui permettent de réinventer son passé. « Je n'étais pas venue aux mots par hasard. C'est eux qui m'avaient fait naître une seconde fois. Par eux, avec eux et en eux, je m'étais mise au monde » (Ladjali, 2011, p. 289).

L'acte de lire dépasse ici la simple obligation ou le plaisir intellectuel ; pour Ladjali, il s'agit d'un moyen de se reconstruire. C'est à travers ses lectures que l'écrivaine trouve les réponses à ses propres interrogations, se libère des traumatismes et peut enfin s'identifier. Parallèlement, l'écriture devient pour elle un phare dans la nuit, un moyen de déchiffrer son passé et de lui redonner sens.

L'acte d'écrire prend alors une dimension existentielle : il devient la voie la plus efficace pour affronter les épreuves de son passé et les mettre en lumière. « Le besoin compulsif d'écrire pour raconter des histoires palliait un manque qui, s'il n'avait pas été comblé, eût été mortel. Les dialogues qui n'avaient pas eu lieu à l'origine, j'allais les inventer. Les explications qui n'avaient pas été données, je me les suggérais » (Ladjali, 2011, p. 288). Ainsi, l'écriture assume pour elle une fonction réparatrice, en lui permettant de clarifier ses origines et de surmonter son histoire douloureuse.

Cette dimension salvatrice de l'écriture est commune à plusieurs auteurs autobiographiques qui utilisent l'écriture pour transformer leurs souffrances en un processus de création, où le vide se remplit de mots, où le passé peut enfin être raconté.

L'écriture, pour Cécile Ladjali, devient donc le lieu d'une exploration intime. En exprimant son parcours entre la nuit et la lumière, entre la cécité et la lucidité, elle réconcilie les contraires qui ont marqué sa vie. *Shâb ou la nuit* manifeste cette volonté de réassembler ce qui a été séparé à l'origine. C'est à travers l'écriture qu'elle tente de combler les lacunes de son identité, de retrouver cette unité originelle qui, bien que presque impossible, demeure un idéal à atteindre.

IV. Retour sur le paratexte :

Le titre *Shâb ou la nuit* de Cécile Ladjali, à la fois captivant et poétique, constitue une clé herméneutique essentielle pour accéder aux dynamiques internes de l'œuvre. Il s'agit d'un élément péritextuel majeur qui oriente l'interprétation dès le premier contact avec le texte. Composé de deux syntagmes nominaux, ce titre met en relief une double identité culturelle et linguistique, cristallisant ainsi la tension entre deux mondes. « Shâb », inscrit en gras pour capter l'attention du lecteur, est un terme persan signifiant « nuit ». Il ne se contente pas d'évoquer l'obscurité au sens littéral, mais se charge également de connotations historiques et symboliques puissantes, notamment en référence aux missiles iraniens utilisés pendant la guerre Iran-Irak, comme en témoigne l'auteure : « Shâb avait été le nom donné aux missiles iraniens et,

après cette nuit agitée, le nom couvert de poudre et de bruit s'installa durablement dans un coin de ma caboche » (Ladjali, 2011, p. 157).

La conjonction « ou » qui relie « Shâb » à « la nuit » crée un pont linguistique entre les deux cultures qui traversent l'identité de la protagoniste. Le mot « nuit », au-delà de sa signification première liée à l'obscurité, renvoie, dans un sens symbolique et littéraire, à l'ignorance, à l'aveuglement, et à une forme de confusion identitaire. Ce choix d'un titre bilingue reflète dès l'abord l'interculturalité qui structure l'œuvre, une interculturalité qui place la narratrice entre ses racines persanes et son identité française adoptive. En effet, le choix du titre révèle cette double appartenance et la tension qui en découle, jouant à la fois sur les dimensions géopolitiques et intimes de cette hybridité.

L'union de ces deux termes – « Shâb » et « nuit » – au sein du même énoncé crée un effet de pléonasme délibéré qui renforce l'aspect poétique du titre. Ce pléonasme n'est pas anodin, car il exprime la redondance et la répétition des dualités qui habitent la narratrice. Les deux « nuits » évoquent à la fois ses origines obscures, liées à un passé iranien non révélé, et son sentiment d'hésitation face à deux identités et deux cultures entre lesquelles elle oscille constamment. Bien qu'elle ait découvert ses racines iraniennes, elle reste emprisonnée dans une tension intérieure profonde, incapable de choisir entre la France et l'Iran, entre son inné et son acquis : « Le couple Acquis/Inné qui avait tant tarabusté les puissants cerveaux de Krafft-Ebing, Freud, Lacan, Jung et Weininger, m'avait donc longtemps laissée perplexe » (Ladjali, 2011, p. 147).

L'étude du périphrase – ici le titre – est donc fondamentale pour une lecture approfondie de l'œuvre. Il fonctionne comme un seuil textuel qui encapsule les grands thèmes du roman : l'hybridité, l'exil, la quête identitaire, et la tension entre la lumière de la révélation et l'obscurité de l'ignorance. Le titre, en tant qu'élément paratextuel, anticipe ainsi la complexité narrative et thématique du texte, tout en orientant les attentes du lecteur. Il préfigure une œuvre marquée par l'ambiguïté, le va-et-vient constant entre deux pôles opposés, et l'impossibilité de réconcilier ces facettes de soi. Dès lors, le périphrase ne se réduit pas à un simple outil d'accès à l'œuvre, mais devient un véritable espace de signification où se concrétisent les enjeux majeurs du récit.

Le choix du jaune pour le titre, loin d'être anecdotique, s'inscrit dans une stratégie sémiotique précise, où chaque composante contribue à renforcer la symbolique centrale de l'œuvre. Le jaune, à la croisée de plusieurs registres symboliques, acquiert ici une portée polysémique : dans la culture occidentale, il renvoie à l'optimisme, à la lumière de la connaissance, tandis qu'en Iran, il est synonyme de courage et de chance. Cette polyvalence chromatique se révèle particulièrement adaptée à la quête identitaire de Cécile Ladjali, marquée par un parcours de déchiffrement de soi, d'éclaircissement de son passé. En psychologie des couleurs, le jaune évoque également le besoin de clarté, de structuration et d'affirmation identitaire, ce qui correspond à la dynamique de recomposition narrative et personnelle au cœur de *Shâb ou la nuit*. Cette couleur traduit donc la transition entre l'obscurité et la lumière, entre l'ignorance et la compréhension, qui structure tout le processus d'écriture de Ladjali. Le titre *Shâb ou la nuit* synthétise à lui seul cette tension fondamentale qui traverse le roman. Il met en exergue le parcours de la narratrice entre l'obscurité des origines occultées et la lumière de la découverte. Cette opposition binaire – jour/nuit, lumière/obscurité – reflète la dualité identitaire et culturelle qui hante la protagoniste, et qui se manifeste par la tentative de reconstruire une unité perdue. Le titre traduit ainsi une tension entre deux pôles : la part de soi qui demeure dans l'ombre et celle qui, progressivement, s'éclaire à travers la quête de ses origines iraniennes et de son adoption en France. Ce mouvement dialectique entre obscurité et clarté est non seulement narratif mais aussi existentiel : la tentative de Ladjali de fusionner les fragments dissociés de son histoire, éparpillés par l'exil culturel et l'adoption, est au centre de son projet romanesque.

L'image de couverture vient prolonger cette lecture du texte en apportant des éléments visuels qui enrichissent et dialoguent avec le titre. La photographie d'une adolescente d'apparence arabe, couronnée, est riche de sens. La couronne, en tant que symbole

traditionnellement associé au pouvoir, à la victoire et à la renaissance, traduit le triomphe de la protagoniste sur ses obstacles identitaires. Elle représente aussi l'idée de résilience, soulignant la capacité de Ladjali à surmonter les épreuves imposées par son parcours personnel et culturel. L'image du Sîmorgh, oiseau mythique de la culture persane, renforçant cette idée de renaissance et de sagesse retrouvée, guide symboliquement la narratrice vers une réappropriation de ses origines iraniennes.

La richesse péritextuelle de *Shâb ou la nuit* de Cécile Ladjali ne saurait être sous-estimée. Le titre, les couleurs, les symboles et l'image de couverture forment un réseau sémiotique dense, qui engage le lecteur dès le seuil de l'œuvre dans une lecture complexe et stratifiée. Ce péritexte, loin de se contenter de contextualiser le texte, en devient une extension narrative à part entière, contribuant à la construction du sens. Il ouvre ainsi la voie à une réflexion sur les dynamiques identitaires qui traversent le roman, où la tension entre racines et déracinement, passé et présent, ignorance et connaissance se réfracte dans chaque élément visuel. Le choix minutieux des couleurs et des images convoque non seulement une symbolique culturelle et psychologique, mais amplifie également la portée existentielle de la quête de la narratrice. Cette dernière, tiraillée entre deux héritages – l'un français, l'autre iranien – se trouve continuellement en quête d'équilibre. L'oscillation entre lumière et obscurité, entre intégration et altérité, devient ainsi le motif central de l'œuvre, et trouve dans les éléments paratextuels une parfaite résonance. Le dialogue entre le texte et l'image dévoile une narration qui dépasse le cadre strictement littéraire pour atteindre une dimension visuelle, esthétique et introspective, où chaque détail, chaque choix chromatique ou iconographique participe à l'élaboration d'un espace de réflexion sur l'hybridité culturelle et l'identité morcelée.

À travers l'enchevêtrement des éléments textuels et visuels, Cécile Ladjali compose une œuvre multidimensionnelle qui interroge le rapport à l'histoire, aux origines et à la reconstruction de soi. Le péritexte, en tant que seuil de lecture, devient un dispositif réflexif permettant au lecteur de pénétrer les strates cachées du roman, tout en l'invitant à questionner la manière dont le visuel et le symbolique peuvent révéler – ou voiler – les complexités d'une identité plurielle. Cette œuvre se déploie ainsi à travers un réseau de correspondances entre les signes, faisant de *Shâb ou la nuit* une méditation profonde sur l'identité, la mémoire et la résilience, où le texte et l'image se conjuguent pour traduire l'insondable mystère de l'être en quête de soi.

V. De l'autobiographie vers l'autofiction

L'analyse de *Shâb ou la nuit* révèle la tension féconde entre les formes de l'autobiographie et de l'autofiction, inscrivant l'œuvre de Cécile Ladjali dans une dynamique interstitielle où l'écriture devient un espace de négociation entre le réel et l'imaginaire, entre le sujet empirique et le sujet fictionnalisé. En tant qu'autrice, narratrice et protagoniste, Ladjali investit un champ discursif hybride où l'écriture opère comme un vecteur de réconciliation entre les différentes facettes de son identité morcelée. L'inscription autobiographique, telle que théorisée par Philippe Lejeune dans son concept de « pacte autobiographique », qui définit l'autobiographie comme un « récit rétrospectif en prose où une personne réelle met l'accent sur sa vie individuelle » (Lejeune, 1975), est explicitement présente dans le texte. Ladjali y retrace des éléments factuels de sa biographie, tels que son adoption et son parcours entre la France et ses origines iraniennes, inscrivant ainsi son récit dans une matrice autobiographique traditionnelle.

Cependant, *Shâb ou la nuit* dépasse les simples modalités du témoignage personnel pour entrer dans le champ de l'autofiction, un terme conceptuel forgé par Serge Doubrovsky. L'autofiction se distingue par un brouillage des frontières entre le réel et l'imaginaire, où l'auteur joue sur l'ambiguïté du pacte narratif en mêlant des éléments autobiographiques à des fictions destinées à combler les lacunes du récit de soi (Doubrovsky, 1977). Ladjali utilise précisément ce dispositif pour se libérer des contraintes de la restitution factuelle et pour explorer les zones d'ombre, les non-dits, et les points aveugles de son histoire personnelle, notamment liés à l'exil

et à l'adoption. L'autofiction permet de dépasser les limitations imposées par le réel et d'ouvrir des potentialités narratives où l'auteur peut reconstruire, réinterpréter, et réinventer des strates de son identité.

Cette fluctuation entre autobiographie et autofiction s'inscrit dans un jeu dialectique entre le sujet empirique et le sujet reconstruit par l'écriture. Alors que l'autobiographie classique repose sur une relation contractuelle entre l'auteur et le lecteur, ancrée dans une présomption de vérité référentielle, l'autofiction déconstruit cette relation en rendant poreuse la frontière entre la réalité et la fiction (Doubrovsky, 1988). Chez Ladjali, cette hybridité narrative devient le lieu d'une quête identitaire complexe, où l'écriture fonctionne comme un palimpseste de mémoires réelles et imaginaires. Cette stratégie d'écriture éclatée est particulièrement manifeste dans sa réinterprétation de ses origines iraniennes, lesquelles, bien que partiellement inaccessibles, sont investies d'un imaginaire qui permet à l'autrice de combler les lacunes de son histoire à travers la fictionnalisation.

Dans *Shâb ou la nuit*, Ladjali revisite ainsi le paradigme de l'écriture du moi en refusant de s'enfermer dans un modèle autobiographique classique, préférant les potentialités créatrices de l'autofiction qui permettent d'approfondir la réflexion sur l'identité hybride, fragmentée par les processus de l'exil et de la transculturalité. Ce qui se joue dans cette hybridité générique, c'est la possibilité de repenser la construction identitaire comme un processus non-linéaire, où les fragments de la mémoire et de l'expérience se croisent et s'enchevêtrent dans une dynamique de reconfiguration perpétuelle. Loin de proposer une continuité narrative stable, Ladjali privilégie une écriture de la discontinuité, dans laquelle chaque fragment devient une tentative d'approcher une vérité insaisissable, celle de l'identité en constante reconstruction.

Ainsi, *Shâb ou la nuit* ne se contente pas de réinventer les frontières entre l'autobiographie et l'autofiction ; il interroge la nature même du récit de soi dans un contexte postmoderne, où l'identité est à la fois le produit de l'expérience réelle et de la fictionnalisation. Ladjali semble ici adhérer à la pensée de Julia Kristeva, pour qui le langage constitue un espace de dislocation du sujet, un lieu où l'identité se fragmente et se recompose au contact du discours (Kristeva, 1980). En mobilisant l'autofiction, Ladjali dépasse les limites du récit autobiographique traditionnel pour faire de l'écriture un espace de rencontre entre les strates multiples de son être, un lieu où se joue la dialectique entre mémoire et imaginaire, entre réalité et invention.

Le texte, bien que désigné comme un « roman » sur la première de couverture, se déploie selon les codes de l'autobiographie. Ladjali raconte son parcours depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, revisitant des épisodes clés de sa vie, notamment son adoption et son parcours éducatif. Le pronom personnel « je » renforce cette perspective autobiographique, rattachant directement le vécu de la narratrice à celui de l'autrice. Les passages où elle relate son enfance – « À l'école j'adorais jouer aux Indiens avec Angélique » – et son adolescence – « Mes parents m'avaient inscrite dans un excellent lycée public à Saint-Maur » – ancrent le texte dans une dimension autobiographique explicite, confirmée par l'usage récurrent des temps du passé (passé simple, imparfait, plus-que-parfait).

En effet, Ladjali se heurte à des zones de son passé qu'elle ne peut connaître avec certitude – notamment son histoire familiale avant sa naissance. Ces lacunes de mémoire sont comblées par l'imagination, comme elle l'affirme elle-même : « Parce qu'on ne m'avait pas tout dit, parce que le temps avait manqué, j'allais débusquer le sens au gré des syntaxes et des grammaires échevelées » (Ladjali, 2011, p. 203). Ici, l'auteure se sert de la fiction pour compléter les silences de sa propre histoire, illustrant ce que Philippe Lejeune qualifie de tension entre la vérité autobiographique et la création artistique.

Ladjali revendique également un statut d'auteure qui se reflète dans la trajectoire professionnelle de son personnage. Elle y relate son parcours d'enseignante et d'écrivaine, marquant un lien indéniable entre la narratrice et l'autrice réelle : « Je passai l'agrégation et

devins professeur à vingt-quatre ans. Mon premier poste fut un lycée de Seine-Saint-Denis » (Ladjali, 2011, p. 139). Ce processus d'écriture et de construction identitaire à travers la littérature montre que le roman s'inscrit dans une forme de mise en abyme où la narration de la vie se confond avec la production littéraire elle-même.

Toutefois, *Shâb ou la nuit* prend une dimension autofictionnelle dans la mesure où des scènes entières sont imaginées pour combler les lacunes de la mémoire, notamment les épisodes relatifs à la jeunesse de ses parents biologiques. Ces ajouts fictifs permettent à Ladjali de donner une cohérence narrative à son parcours identitaire, tout en jouant avec les frontières entre le réel et l'inventé. Le passage où elle rêve de ses parents décédés – « Ces rêves étaient de bronze et des ombres ocellées » (Ladjali, 2011, p. 225) – souligne la façon dont le rêve et l'imaginaire infiltrent la narration, traduisant l'impossibilité de connaître pleinement ses origines.

VI. CONCLUSION

Shâb ou la nuit se positionne comme un palimpseste littéraire profondément hybride, où les frontières entre autobiographie et autofiction s'effacent pour mieux révéler la complexité identitaire du sujet postmoderne. Ladjali déploie une poétique de la porosité narrative, permettant à la mémoire personnelle de s'entrelacer avec l'imaginaire dans une démarche qui outrepassa la simple dichotomie entre réalité et fiction. Cette hybridité discursive est le miroir formel d'une subjectivité fracturée, qui cherche à se reconstruire dans les interstices laissés par l'adoption, l'exil et la transculturalité. Ce jeu incessant entre les strates de l'expérience vécue et inventée confère à l'œuvre une profondeur spéculative, où les silences et les lacunes deviennent des espaces signifiants.

L'écriture autofictionnelle de Ladjali permet une déconstruction des cadres traditionnels de l'identité narrative, tout en interrogeant les modalités de construction du soi dans un monde marqué par la fluidité des frontières culturelles. En ce sens, elle s'inscrit pleinement dans le cadre de la *third space* théorisé par Homi K. Bhabha, cet espace liminal où se négocient les héritages contradictoires sans toutefois se fondre en une synthèse homogène. C'est cette incommensurabilité entre les différentes strates identitaires qui donne toute sa richesse au texte, qui refuse l'horizon d'une résolution linéaire pour mieux se concentrer sur la tension constitutive du sujet hybride. Ladjali évite ainsi l'écueil d'un récit identitaire univoque, pour au contraire privilégier une fragmentation qui reflète la complexité des processus transculturels.

L'écriture, dans ce cadre, devient un espace de réconciliation différée, un lieu de dialogue entre des temporalités hétérogènes — le passé occulté des origines iraniennes et le présent de l'adoption en France. Cette écriture transculturelle ne vise pas à lisser les aspérités des héritages opposés, mais à les inscrire dans une esthétique de la fragmentation, où chaque fragment textuel participe d'une tentative de recomposition d'un moi éclaté. La poétique de Ladjali procède ainsi par éclats, chaque fragment révélant autant de tentatives de suturer les fractures identitaires sans jamais prétendre à l'unité.

En embrassant cette complexité, *Shâb ou la nuit* se déploie comme une réflexion sur l'instabilité et le devenir perpétuel de l'identité dans un monde postcolonial et globalisé. Ce refus d'une synthèse harmonieuse, propre à l'esthétique postmoderne de la déconstruction, fait de l'œuvre un espace mouvant où se jouent sans cesse les contradictions identitaires, tout en affirmant la capacité du langage à rendre compte de cette fluidité. Le texte devient ainsi une scène de réinvention continue du sujet, qui se constitue dans un va-et-vient incessant entre réalité et fiction, entre Orient et Occident.

Shâb ou la nuit s'étend bien au-delà d'une quête individuelle, le roman interroge les enjeux plus vastes du métissage culturel, des possibilités d'une coexistence entre des héritages multiples et souvent dissonants. En ce sens, l'hybridité narrative et identitaire du texte ne fait que renforcer sa portée universelle, transformant l'expérience personnelle de la protagoniste en une réflexion

critique sur l'altérité et l'exil. Ladjali propose ainsi une écriture qui, en reconnaissant l'impossible réconciliation totale, ouvre un espace de cohabitation des fragments, où se tissent, dans une tension féconde, les oppositions entre passé et présent, mémoire et oubli, Orient et Occident.

Liste Bibliographique :

- BHABHA Homi K., (2007), *Les lieux de la culture : Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot.
- CARUTH Cathy, (1996), *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- DOUBROVSKY Serge, (1977). *Fils*. Paris: Galilée.
- DOUBROVSKY Serge, (1988). *Un amour de soi*. Paris: Grasset.
- FELMAN Shoshana & LAUB Dori, (1992). *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York: Routledge.
- GENETTE Gérard, (1979), Récit fictionnel, récit factuel, *Fiction et diction*, p. 166, Paris, Seuil.
- GENETTE Gérard, (1987), *Seuils*, Paris, Seuil.
- KRISTEVA Julia, (1969), *Séméiotikè*, Paris, Seuil, coll. Points.
- KRISTEVA Julia, (1980). *Pouvoirs de l'horreur : Essai sur l'abjection*. Paris: Seuil.
- LADJALI Cécile, (2013), *Shâb ou la nuit*, Paris, Actes Sud.
- LEJEUNE Philippe, (1975), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. Poétique.
- LEJEUNE Philippe, (2005), *Signes de vie: Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil.
- FREUD Sigmund, (1957), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud* (Vol. 3, J. Strachey, Trans.), London: Hogarth Press.